

PAR MER ET PAR TERRE



LE BATARD

À

N 53
141

PAR MER

ET

PAR TERRE



LE BATARD

PAR

GUSTAVE AIMARD

★★



0231-10483

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, RUE DE RICHELIEU

1879

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

À

PAR MER ET PAR TERRE

LE BATARD



CHAPITRE I.

COMMENT ON PEUT FAIRE SON NID SUR L'OcéAN ET SAVOURER SON BONHEUR.

Quatre années s'étaient écoulées ;

Quatre années pendant lesquelles Olivier fut heureux, comme nul homme ne l'a été et ne le sera jamais sur cette terre.

Lui, toujours si malheureux jusqu'alors, il en vint à s'effrayer de cette félicité constante ; il lui arrivait parfois de se demander avec une secrète appréhension :

« Que me réserve donc Dieu dans l'avenir, qu'il me fait jouir dans le présent d'un aussi complet bonheur ? »

L'homme est ainsi fait. Il se sait si fatalement voué au malheur dès sa naissance, que tout ce

qui lui arrive d'heureux l'épouvante, parce que, n'y étant pas accoutumé, il n'ose y croire.

L'anecdote de Polycrate, tyran de Samos, jetant son anneau à la mer pour payer la rançon de son bonheur à l'adversité, est plus vraie qu'on ne le suppose. Les anciens sont nos maîtres; rien ne leur a échappé, ils ont tout deviné et tout compris; voilà pourquoi leurs deux plus puissants dieux étaient le Destin et la Fatalité.

Ces dieux, que l'on croit oubliés, existent encore, surtout pour la grande famille des parias de notre société, dédaigneusement rejetés par elle et placés, par l'irrégularité de leur naissance, hors de la loi commune et dans une situation identique à celle de notre héros.

Nous ajouterons, entre parenthèse, que si, au lieu d'être une histoire vraie, ce récit était un roman, il nous aurait été facile de faire d'Olivier Madray un homme hors ligne, un génie incompris; d'entasser autour de lui des aventures plus extraordinaires les unes sur les autres, et de précipiter les péripéties: nous ne l'avons pas voulu; nous nous bornerons, jusqu'à la dernière page, à ne dire que la vérité, tout en ne disant pas toute cette vérité, non pas que nous ayons quoi que ce soit à redouter, mais seulement par des motifs de haute convenance, dont les intéressés surtout nous sauront gré, *nous l'espérons*.

Cela dit une fois pour toutes, nous reprenons notre récit.

Pendant ces quatre années, bien des événements s'accomplirent, bien des faits se passèrent auxquels nos personnages se trouvèrent mêlés, plus ou moins directement.

La révolution Péruvienne, si longtemps attendue, éclata enfin. La lutte s'engagea entre les créoles et leurs oppresseurs ; elle fut sanglante, acharnée, sans merci ; les Espagnols furent définitivement chassés du Pérou, de même qu'ils l'avaient été de toutes leurs autres colonies américaines.

Seul le Callao leur resta provisoirement.

Don Diego Quiros de Ayala, fortement appuyé par ses amis et ceux de son gendre, dont les services pendant la guerre avaient été hautement appréciés, fit valoir ses droits sur ses biens placés sous séquestre par l'autorité espagnole, et sur les mines dont son ex-associé, don Estremo Montès, avait si malencontreusement pour lui essayé de s'emparer.

Ces droits furent reconnus sans difficultés ; don Diego Quiros rentra facilement dans la totalité de son immense fortune ; il devint, pour ainsi dire, du jour au lendemain, un des plus opulents propriétaires du Pérou.

Après avoir réglé ses affaires, ce qui exigea un temps assez long, don Diego Quiros fixa définitivement sa résidence à Lima, où il s'installa calle de Bodegones, dans un magnifique hôtel, bâti par un grand seigneur espagnol, et qu'il acheta presque pour rien. Il avait en même temps acheté une délicieuse maison de campagne ou *quinta*, ainsi que disent les Péruviens, au charmant village du *Chorrillo*, situé sur le bord de la mer.

C'est au Chorrillo que toute la haute société liménienne se donne rendez-vous pendant la saison la plus chaude de l'année, pour jouir de la brise rafraîchissante du large, prendre des bains de